

**Fédération Nationale des enseignants d'E.P.S.
de l'Enseignement Catholique**

Association Loi 1901



3 ruelle des Ajoncs
56250 Treffléan
Tél. fax : 02.97.42.70.53
e-mail : fnepsec@wanadoo.fr
<http://www.fnepsec.com>

« la Fédération une équipe pour l'action »
« faire ce qu'on doit, dire ce qu'on croit »
« la Fédération au service de l'équité »
« seules les idées gagnent »

Questembert, le 25 février 2001

« Mon Histoire impertinente des A.P.S. »
par Paul GÉNEAU

Patrick CHAUVEL nous a écrit :

« Le document de Paul GÉNEAU possède pour moi un triple intérêt :

1-Historique, car il donne une version « de l'intérieur » d'une époque extraordinaire,

2-Pédagogique, car il témoigne d'un contexte et surtout de sentiments qui animaient nos pionniers de l'ÉDUCATION du physique, par le physique, pour le physique... ce qu'on appelle une Vocation (avant d'être une profession),

3-Littéraire, car le style est passionné touchant quelquefois au lyrique. Il dépeint bien une ambiance en associant humour et amour de manière palpable tout en jetant un regard lucide rétrospectivement. Une contribution très riche ».

Avant-Propos :

"...Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître..."
Charles AZNAVOUR

Rassurez-vous, le barde ne chantera pas, et aucune menace d'effondrement de la voûte céleste ne pèse sur la convivialité du banquet des irréductibles vénètes.

En réponse à l'imprudente invitation de notre ami Claude HAMON, c'est avec grand plaisir que je vous partage ici mon impossibilité de ne pas adhérer à leur projet, dès sa conception.

Voici donc, en toute mauvaise foi, en parfaite subjectivité, et en deux parties distinctes, mon "Histoire impertinente des A.P.S." ; il est à craindre qu'elle ne soit aussi un peu la vôtre.

Que les âmes sensibles ne s'offusquent pas trop de la tournure délibérément iconoclaste du propos, les pudeurs de tout un chacun sont si bizarrement localisées.

I) Les temps héroïques des Croisades

a) Le nid des aiglons et le plan de leur envol

Le mythe, la légende...

Entré à l'ILEPS dans la 13^e promotion (pas de superstition, s'il vous plaît, un malheur est si vite arrivé), j'y partageais ma première chambrée avec Jacques DECOCK et Daniel JOVIS, grandes figures de l'institution, mais curieusement personne n'en faisait alors le moindre état. Nous y étions solennellement élevés dans le culte des grands anciens, à la fois fort proches dans le temps, et quasi inaccessibles dans leur aura.

Quoique persuadés de constituer, nous aussi, une denrée humaine de cette inestimable "qualité d'avant-guerre", inégalée depuis, nous n'avions cependant connu cette dernière qu'avec des yeux d'enfants, quand nos essayeurs de plâtres l'avaient vécue de toutes leurs révoltes de jeunes adultes ou d'adolescents, réfractaires au STO pour certains, mais de toutes façons plus ou moins rompus aux rebellions et fortes transgressions diverses.

Avec des précurseurs entrés en Education comme en Résistance, comment ne pas se sentir, et pendant très longtemps encore, un peu en culottes courtes, notamment devant un Georges DARCY, entre autres figures légendaires ? A cet effet, sitôt franchi le porche, une carte de France affichait le punaisage triomphant d'îlots de civilisation motrice, proclamant la présence créatrice d'un "type d'ILEPS" en ces lieux touchés par la grâce.

Nous nous imprégnions de cette géographie, tels nos aïeux ingérant les départements et leurs subdivisions administratives, sans oublier que, bien au delà des limites métropolitaines, il était de vastes territoires glorieusement conquis et mis en valeur par "BOZINO à Madagascar et le Frère SAUNIER à Brazzaville", cerise sur la gâteau du discours solennel et directorial des grands jours.

Les profs

Quelques uns de ces êtres d'élite nous livraient généreusement le meilleur d'eux mêmes en pâture à notre appétit d'existence professorale, avec toute l'abnégation du pélican romantique. En dépit de la haute teneur énergétique de cette manne autarcique, le festin serait resté assez frugal sans le fabuleux apport de certains "Moniteurs Nationaux" de l'I.N.S..

Equivalents de nos Directeurs Techniques Nationaux actuels, ces pionniers du sport avaient bataillé ferme pour se construire leur carrière, par la force conjuguée de leur pratique de terrain, de leur charisme de meneurs d'hommes, de leur curiosité et pugnacité mentale d'autodidactes. Entraîneurs et managers du haut niveau, formateurs de cadres sportifs et d'enseignants, ayant également arraché une qualification et un vécu sur ce dernier chapitre, ces hommes protégés amenaient dans leur sac le vent du grand large, préservant ainsi l'institution du narcissisme ombilical. Leurs vacances "défiscalisées" n'étaient pas oeuvre mercenaire. Ils nous aimaient bien, je crois. Notre admiration juvénile pansait d'un surcroît de baume leur frustration de se retrouver quelque peu snobés par leurs voisins immédiats de l'ENSEP, laquelle ne manufacturait pas encore d'agrégés mais n'en opposait pas moins hautainement son label "normale sup." aux productions de second choix, voire aux douteuses et multiples contrefaçons.

Nos premières victimes

Futurs grands prédateurs de la steppe éducative et sportive, nous étions précocement et abondamment approvisionnés en proies vivantes, histoire de nous faire becs et serres. De l'austère gymnastique correctrice aux plus attrayantes évolutions hébertistes ou ludiques, via les arbitrages scolaires, tout nous était prétexte à malmener rondement et sans faiblesse l'indolence du jeune âge. Les talents d'adaptation, selon le maître-mot en vigueur, que nous y cultivions à l'envie, se révéleraient ultérieurement de la plus grande utilité.

Nous étions également conviés à seconder l'encadrement des grandes célébrations estivales par lesquelles l'UGSEL marquait son territoire léonin dans le biotope enseignement libre. De dignes ecclésiastiques venaient savourer les délices, pimentées d'un brin de masochisme, des stages de

"Directeurs des Sports". Ils y éprouvaient dans leur propre chair les mortifications de l'engagement physique total dont ils étaient, de droit plus ou moins canon, les organisateurs en titre.

Egalement ensoutanés, mais de plus fraîche date, les jeunes scolastiques des congrégations enseignantes se voyaient dispenser, dans leurs places fortes respectives, l'indispensable complément de leur formation d'instituteurs, sans négliger pour autant une possible extension au secondaire. Leur programme était en effet très voisin de cette "formation rationnelle accélérée" (terme emprunté à la quintessence de la pédagogie militaire), que constituaient les deux fois trois semaines (examen compris) de mise à niveau pour validation de l'un, puis de l'autre, degré du "Monitorat UGSEL", à des fins d'enseignement.

L'objectif ambitieux des stages d'élèves, au mépris de toute velléité de farniente vacancier, visait dans l'immédiat, la transmutation de simples usagers dilettantes en adjoints avertis et diligents, et à plus long terme l'incitation à la fonction dirigeante, voire la détection de perles rares révélant les premiers signes d'une vocation plus supérieure encore, désignée à l'admiration des foules par la sifflante consonne paraphant notre sigle.

L'équipe d'animation de cette ruche multipolaire et laborieuse, de laquelle émergeait la forte et truculente personnalité d'un Michel GREGOIRE, rassemblait les spécimens humains les plus originalement typés qui soient issus de la coproduction UGSEL-ILEPS. A leur contact, on apprenait bigrement vite, beaucoup, et sans risque d'ennui. On peut aussi s'émerveiller de l'audacieuse perspicacité du maître d'œuvre de cette organisation, chargeant certains tout jeunes débutants de responsabilités de plus en plus lourdes, y compris de direction, avant même qu'ils n'aient engrangé un minimum décent de véritable expérience de terrain. L'étude comparative des différentes rémunérations accessibles à l'époque nuancerait sans doute d'un solide bémol modérateur la résonance de ces promotions.

Et les femmes dans tout ça ? (entendez bien par là : professionnellement parlant...)

L'Autorité Enseignante Catholique ne confiait alors qu'avec grande réticence l'esprit de ses brebis à un(e) berger(ère) du sexe opposé, à plus forte raison bien sûr touchant la chose corporelle. Nécessité faisant loi, un enseignant homme pouvait à la rigueur régenter les ébats de jeunes demoiselles, sous réserve toutefois de présenter un état de décrépitude suffisamment rassurant. De toute évidence, l'inverse ne pouvait pas même s'envisager, ça crevait les yeux. Quand à la chimère d'un enseignement en mixité, étrangère à toute pensée normalement structurée, elle n'aurait relevé que de l'absurdité la plus délirante, voire d'une morbide et inquiétante insalubrité mentale.

Naturellement il ne pouvait non plus être question, chez nous, de compétitions mixtes, ou simplement juxtaposées, comme cela se voyait parfois chez les païens et mécréants peu gentils. Tant et si bien que le cheminement des deux branches de l'UGSEL, vers un même idéal proclamé, observait rigoureusement la définition la plus fondamentale du parallélisme.

D'étranges rumeurs faisaient aussi état d'un établissement similaire, à défaut bien sûr de prétendre à un niveau comparable, et dévolu à la formation féminine, mais l'interposition d'un épais brouillard décourageait toute velléité de donner la moindre consistance à nos fantasmes sur ce sujet. Le commun dénominateur de nos corps professoraux respectifs s'obstinant dans la discrétion la plus évasive sur ce chapitre, nous finissions, tel le renard de la fable, par décréter "qu'elles étaient moches et sans intérêt", jugement excessif et dépité, et qui aurait mérité sans doute une généralisation un peu moins abusive et plus nuancée.

L'intransigeant célibat de nos deux directions fondatrices suffit-il à expliquer la rigueur de cet apartheid frustrant, ou n'y faut-il pas aussi découvrir le signe de leur prudente sagesse ? Les unissaient (au moins sur ce point) la même forte et viscérale conviction qu'une activité d'enseignement (fût-ce d'EPS) offre une occupation saine, utile et maturative, aux jeunes filles de la meilleure société, dans l'attente de rencontrer un parti sérieux et de donner, enfin et désormais, la pleine mesure de leurs qualités d'épouses, de mères et de maîtresses de maison. Exception faite peut-être de quelques obstinées vierges guerrières, auxquelles il serait toujours temps de reconnaître la vocation inféro-supérieure du célibat laïc, voué et dévoué.

Pour l'essentiel, les modestes émoluments auxquels nous étions promis ne faisaient guère de nous des princes charmants fort compétitifs en regard de cet ambitieux programme, mais cela, le soin nous était laissé de le découvrir par nous-mêmes, méthodes actives obligent... Mis à part quelques esprits chagrins et sceptiques (lucides ?), prématurément inquiets de reconversion, nous sortions gonflés à bloc et soufflant le feu à pleins naseaux, piaffant d'impatience de nous voir confier, non pas un poste, mais l'établissement

complet, la ville et ses environs, voire le département (et plus si affinité), comme territoire de notre apostolat. Désormais on allait y voir ce qu'on allait voir, pour solde définitif du non-vu antérieur...

b) L'atterrissage sur terrain (plus ou moins aménagé)

Le noviciat "externe"

Une retraite au désert, décantation des immaturités de notre trop plein énergétique, différait encore notre débarquement en terre de mission. En ces temps perturbés, les populations autochtones de nos belles provinces barbaresques opposaient une consternante mauvaise volonté aux efforts pacificateurs prodigués par la fine fleur de la population mâle de notre "grand et généreux pays" (selon un texte d'époque). Nous comptions, naturellement, parmi ses éléments les plus hautement représentatifs. Mais personne ne s'en retournait totalement indemne, sinon physiquement, du moins dans la structure profonde de son être.

Avant de sacrifier virilement à ce rituel initiatique, il était également courant, et nous y étions du reste vivement encouragés, d'ajouter une corde paramédicale au bel arc de nos polyvalences. Sécurité en cas de reconversion forcée, honorabilité et respectabilité sur la place publique, embonpoint significatif des revenus courants, comment pouvait-on ne pas être kiné ? Certains y perdaient corps et biens leur âme hébertiste, et n'osaient plus guère réapparaître, débordés de travail qu'ils étaient ou prétendaient être, mais ceux qui résistaient à ce chant des sirènes, quels hommes !

Dans l'immédiat, les nécessités alimentaires contraignaient à picorer, çà et là, l'horaire partiel d'enseignement le moins incompatible avec les exigences de présences en cours et stages. Moins glorieux et lucratif, le baby-sitting scolaire comme maître d'externat ou d'internat fournissait le vivre et le couvert, plus ou moins au pair, mais offrait en contrepartie des conditions d'étude plus sécurisantes.

Conquête et marquage du terrain de chasse

Les sentiments les plus divers accueillaient notre bonne nouvelle d'une rénovation imminente de la face de la Terre, et de la modification irréversible de son axe de rotation. Beaucoup d'indigènes, et non sans de solides raisons, estimaient qu'un ordre naturel des choses ne nous avait pas attendu pour se mettre en place, leurs bons soins aidant, et qu'il convenait de se tanner l'épiderme et les idées reçues, par friction aux réalités locales, préalablement à toute élucubration inconsidérée. On jugerait ultérieurement du contenu à la qualité du cuir ainsi obtenu.

La bienveillante sympathie amusée des Supérieurs approuvait le zèle de nos professions de foi en la bonne santé conjugable de l'âme et du corps. Tout au plus, leur sourcil réprobateur tempérait-il la prodigalité dont témoignait notre imagination débridée en matière d'investissements futiles et dispendieux, dont les générations précédentes avaient su s'accommoder de la sage économie. Tout cela était-il vraiment si nécessaire ?

Sous nos pas conquérants, la véritable pierre d'achoppement avait nom "*Tarif UGSEL*", document remis entre nos mains pour faire valoir ce que de droit en matière d'émoluments. Loin de contester l'éventuelle pertinence de ce document, à l'usage interne de la structure émettrice, nos interlocuteurs n'en affichaient pas moins une prédilection exclusive pour le barème du Syndicat National des Chefs d'Etablissements, rédigé en principe à partir du même système monétaire, mais inspiré d'un plus grand détachement (encore) à l'égard des biens matériels. Piètre remède à notre visible déception, la haute estime en laquelle nous tenait ledit barème : de toute la caste ensurvêtementée nous seuls y figurions à parité avec les enseignants reconnus titulaires d'un cerveau complet et des parchemins en attestant le bon usage. La suite des échanges sur ce sujet, toujours empreints de la plus grande courtoisie, nous révélait le point de vue de la petite balle jaune dans les activités duelles. De nos jours encore l'imprudente évocation du "*Tarif UGSEL*" suffit à provoquer les plus surprenantes réactions incontrôlées chez de paisibles et respectables vieillards.

c) Diversité et originalité de la faune enseignante

Nos bon(ne)s Pères et Mères - nos cher(ère)s Frères et Sœurs

Paradoxalement, cette question des rémunérations s'avérait d'une mise en oeuvre très simple, malgré l'extrême disparité des titres d'enseignement retenus. Exception faite de quelques écoles primaires, la quasi totalité du personnel de direction et d'enseignement relevait d'un statut clérical : prêtres diocésains, religieux et religieuses.

Une formation pédagogique solide, intégrée à la progression d'assimilation de la Règle de l'Ordre, était méthodiquement dispensée au sein des congrégations enseignantes. S'y préservant du Monde et de ses vanités, on apprenait donc à mépriser superbement celle d'un palmarès universitaire trop ostentatoire. Bien des licences demeurèrent de ce fait incomplètes, pour épargner à l'impétrant(e) le péché d'orgueil d'une mention immodeste. L'essentiel était d'avoir "le niveau", variable laissée à l'appréciation de l'Autorité compétente, à l'exclusion de toute ingérence des pouvoirs publics dans cet espace de liberté. La motivation pour telle ou telle matière relevait, pour une part non négligeable, de l'option "supérieure". Sensiblement logé à même enseigne sur ce point, le clergé diocésain affecté aux petits séminaires et collèges diocésains pouvait aussi tenir son orientation professorale de la seule décision épiscopale. Enfin, une conviction bien répandue, héritée de la sagesse millénaire des nations, tenait pour l'évidence même qu'une femme en saurait de toutes façons toujours assez, sous peine de menacer son environnement des plus regrettables dérangements.

Corvéables à merci, faute d'être également taillables, ces bons serviteurs assuraient une disponibilité quasi permanente, de jour comme de nuit, vacances en majeure partie comprises, en contrepartie d'une pesée en charges salariales à peu près limitée au "logé – blanchi - chauffé - nourri" (tout ceci bien sûr dans les limites du très raisonnable). Bien des âmes pures se sublimaient à cette ascèse, et toute leur personne rayonnait d'un humanisme chaleureux et communicatif ; il ne faudrait tout de même pas l'oublier.

Les responsabilités d'encadrement étaient décidées par l'Autorité religieuse tutélaire. Leur mandat n'était que temporaire, surtout dans les congrégations, ce qui limitait d'autant les effets pervers de l'usure du pouvoir sur l'équilibre des personnes. On pouvait du reste s'appuyer en toute quiétude sur les conditions d'exercice de ce pouvoir et la polyvalence qu'il requérait, pour ce qui est de préserver la faiblesse humaine des fallacieuses tentations carriéristes. Le soin vous est laissé de dégager la part de vérité dans cette boutade d'un vénérable dignitaire diocésain, lui-même ancien chef d'établissement, ici restituée dans toute la gouleyante sagesse du terroir : *"Pour faire un bon Supérieur, faut prendre çui qu'a l'pus d'qualités môhyennes,... mais pôh l'pus mâhlin..., surtout pôh !"*

De la manière la plus incompréhensible, le recrutement balbutia vers la fin des années cinquante, puis se tarit de plus en plus, menaçant la pérennité d'un système pluriséculaire, et qui donnait pourtant de bien grandes satisfactions aux attentes de ses usagers.

Nos dévoués auxiliaires laïcs

Faut-il s'étonner du très petit nombre de non clercs partageant cette austère existence, et jusque dans la collectivité de son internat parfois ? Un tel choix, si toutes fois c'en était réellement un (?), supposait une indifférence bien affirmée aux joies de la vie de famille et de loisirs, avec leurs inévitables exigences financières.

L'excentricité gesticulatoire séant plutôt mal à la dignité comportementale des âmes de premier choix, on se rabattait communément sur quelques mercenaires pour satisfaire et canaliser l'exubérance juvénile, visant par la concession de cet exutoire à favoriser le retour aux affaires sérieuses avec un esprit plus rassis et perméable. Exécuteurs de ces basses oeuvres, nous étions parfois les seuls intervenants laïcs à oeuvrer dans la bergerie, avec tout le poids d'une telle situation de fait.

La délicate évaluation du rapport qualité/prix, en ces temps de grande difficulté économique, incitait les employeurs à peser le choix de leur personnel annexe avec la plus grande circonspection. L'aptitude à faire respecter la discipline, force principale des armées et des écoles, venait largement en tête des exigences affichées. Pour cet excellent motif, les mérites sportifs militairement reconnus et attestés bénéficiaient d'un préjugé hautement favorable. Toutefois les compétences, plus civiles, référencées par les diverses fédérations, dirigeantes ou affinitaires (sauf les mal pensantes bien sûr), ne rencontraient aucun ostracisme de principe, sous réserve naturellement de satisfaire l'attente précédemment évoquée.

La F.S.F. (devenue de surcroît Culturelle depuis lors) formait les cadres de son oeuvre éducative en deux degrés de monitorat, dont la finalité première se bornait, en principe, à la bonne pratique du "ballon catholique" au sein de ses patros. Dans ses fiefs à dense et profonde implantation, une étroite symbiose "paroisse - école - club" pouvait aboutir à une véritable situation de monopole, comme en atteste l'anecdote ci après. Naturellement l'UGSEL y déplorait une concurrence déloyale, dont la dénonciation en place publique ne manquait pas de provoquer quelques tensions et crispations dans la recherche conjointe d'une sudation évangélistrice. C'est ainsi qu'en région nord-frontalière, un personnage haut en couleurs avait ainsi obtenu l'exclusivité d'affectation et de rémunération des heures d'EPS de tout un ensemble

urbain et suburbain. Aucune objection n'était faite à ce que, pour l'essentiel, la sous-traitance en soit assurée par sa petite troupe de jeunes et alertes adjoints, à charge pour lui de rétribuer chacun selon ses mérites. La brutale décompression de la retraite devait être fatale à ce stakhanoviste chrétien, dont le rendement officiel n'était pas loin d'éclipser les "quarante fois la norme" de la légende stalinienne. Il laissa dans la mémoire des services administratifs liquidateurs le souvenir impérissable d'un cas d'école inédit, mais assurément très riche d'enseignements

Bien sûr, on n'ignorait pas l'existence de filières formatrices plus spécifiquement adaptées au milieu scolaire, mais ça coûtait plus cher et, de toutes façons, il n'y en avait pas pour tout le monde. Ne parlons pas du cursus étatique, ses lauréats se retrouvaient contractuellement liés, ipso facto, avec l'Education Nationale, et bénéficiaires de l'enviable statut de la fonction publique. Notre formule de "monitorat UGSEL" représentait donc un travail de nivellement, de synthèse et d'approfondissement, en promotion interne, pour des personnels rentrés par les plus diverses petites portes, mais nantis d'un indéniable vécu initial. Le commun accord des employeurs et employés se satisfaisait souvent de la première couche, entendez le premier degré ; ceux qui nous revenaient au terme des deux années de séchage requises marquaient indiscutablement la différence, la qualité de l'homme faisait celle du diplôme. La clientèle devenant de plus en plus nombreuse, jeune, et inexpérimentée, l'ouverture d'une formation initiale s'imposait, ce fût l'EMEP de Caen, qu'avait précédée depuis quelque temps déjà l'initiative angevine et féminine de "La Barre".

Là pourrait se borner notre tour d'horizon. Il m'en resterait toutefois un zeste de frustration intime si votre patiente indulgence ne me concédait pas quelques instants supplémentaires de navigation nostalgique sous le pavillon de la **F.N.** (pour Normande) **E.P.** Derrière ce sigle ambitieux et ambigu s'abritait, en toute complaisance, un institut féminin rouennais. Son zèle didactique éclairé approvisionnait en chair fraîche, en tout bien tout honneur, cet enseignement privé non confessionnel dont la floraison tirait le plus grand bienfait du climat des bords de Seine. Sa bonne réputation lui gagnait aussi, auprès des meilleures maisons religieuses, la fidélité d'une clientèle s'étendant même jusqu'en territoires plus septentrionaux.

L'écho de mes diverses implications formatrices me valut de recevoir un jour, d'un coin très égaré de mon département, une requête parentale sollicitant l'appoint de mes lumières quant au meilleur aiguillage d'entre les diverses voies, dont celle-ci, lorgnées par leur progéniture. Jugeant sur ce point de l'arbre à ses fruits, le franc-parler de ma réponse s'inspirait en grande part des confidences débridées d'un quatuor de vierges fofolles, à l'occasion de quelques agapes fraternelles corporatives, et pour la plus franche hilarité de l'assistance. In vino veritas... Naturellement mes distingués correspondants s'en trouvèrent confortés dans leur intuition première et opposée. Ils ne surent non plus résister bien longtemps aux délices pervers de la délation.

Il s'en suivit une correspondance outragée autant qu'indignée, avec sommation recommandée d'avoir à m'expliquer sur mes inqualifiables propos, assortie de la forte menace de me faire jeter aux galères dans les meilleurs délais par voie de bonne justice appropriée. Sûr de son fait, l'ennemi découvrait une formidable puissance de feu argumentaire dans l'évocation des hautes références de son corps professoral (redoublement d'hilarité chez les initiés), doublée d'un épais matelas de témoignages de satisfaction directoriale. Un concert unanime de louanges se félicitait de la diligence de ces bonnes petites, en sus d'un horaire bien complet en tâche principale, pour de menus services complémentaires tels que les surveillances d'études et de récréations, et autres abnégations méritoires...

Agiter cette sorte de chiffon rouge devant le mufler d'un taurillon ayant lui-même brouté, par nécessité occasionnelle, à ce maigre pâturage, comportait quelques risques, peut-être mal calculés. La vigueur extrême du beuglement, comme la nature inamicale et peu repentante des propos tenus en retour, réveilla en sursaut l'âme scandinave qui somnolait derrière toutes ces velléités procédurières, tenues traditionnellement en grand honneur dans cette verdoyante province. Le vieil atavisme viking y subodora d'instinct, comme aux sagas des beaux jours passés, la dangerosité dévastatrice du joyeux "børðsek", ou guerrier ivre de fureur sacrée (mais peut-être aussi d'aquavit profane ?), auquel était laissé tout le soin des contacts préliminaires en milieu hostile, dans l'espoir secret de l'y voir trouver un trépas aussi glorieux que précoce, de préférence avant que son aveugle et aléatoire générosité combative ne s'étende malencontreusement à ses petits camarades. Sagement, le fier drakkar méprisa le combat incertain et vira au large, définitivement.

De nos quatre héroïnes, au moins deux survécurent à leurs maladies de jeunesse professorale, à notre connaissance. A grand renfort de journées pédagogiques régionales et départementales, comme de recyclages nationaux, elles dépassèrent le simple stade initial de charmantes collègues, pour accéder (en plus) à la reconnaissance officialisée de compétences tout à fait honorables. Est-il davantage besoin, par là, de souligner le bien fondé d'un inébranlable espoir en l'Homme, même dans le cas si particulier de la Femme ?

II) Le laborieux cheminement vers la Modernité

a) Les avatars de la contractualisation

Dura lex sed lex

Vers la mi-novembre 1962, ma présence ne paraissait plus aussi indispensable au maintien de l'ordre sur les pentes de Bab-el-Oued, on me convia donc aimablement à me retirer dans mes foyers. Au cours des quatre ans et demi qui avaient suivi ma sortie de l'ILEPS, une révolution copernicienne s'était mise en marche, à laquelle diverses préoccupations personnelles successives m'avaient laissé quasi totalement étranger. La toute nouvelle république, née de l'incompétence de sa précédente à résoudre le conflit algérien, héritait en prime d'une explosion démographique sans précédent, à gérer d'urgence et dans un climat passablement tendu de "guerre scolaire". Avec le vote de la loi Debré, une page se tournait, irréversiblement.

Les nécessités politico-économiques nous dépouillaient de notre personnage d'enseignant "libre", comme d'un vêtement usé jusqu'à la corde, en échange d'une casquette contractuelle à label "privé", résonnant fâcheusement d'une consonance de mauvais polar américain. En plus du coup bas d'une loi "scélérate" (à son sens du moins), l'Education Nationale encaissait la vexation d'avoir à la mettre en oeuvre dans les meilleurs délais, en dépit d'une rare nébulosité en matière de décrets et consignes d'application.

Douloureusement atteinte au plus intime de ses sensibilités, elle y perdait également tout le latin de son jacobinisme centralisateur, lequel n'en finissait pas d'imploser en une mosaïque de mesures provisoires et d'interprétations locales, toutes passablement arbitraires et contradictoires. Faut-il ajouter foi aux rumeurs perfides, laissant entendre que quelques réticences idéologiques (opinions en soi très respectables) auraient aussi apporté la modeste contribution de leur grain de sable à la bonne lubrification de ce rodage...? En fait le seul inventaire qualificatif de nos enseignants, toutes matières confondues et pour cette époque, suffisait à pétrifier et abasourdir les plus amènes bienveillances administratives. Rien qu'à elle seule, la diversité colorée de notre EPS, précédemment évoquée, devait arracher à l'admiration de certains esprits cultivés le qualificatif élogieux de "Cour des Miracles".

Au navrant et inexorable enlèvement généralisé de ses services académiques et rectoraux, l'Administration ne trouva d'autre parade que le recours à notre modeste bouée salvatrice. Affrontant l'adversité d'une âme moins oecuménique qu'adjudantesque, elle bougonna ne vouloir voir qu'une seule tête, en matière d'aligement de diplômés privés, en l'occurrence celle de l'homme de base UGSEL.

Ravalement de façade et autres gros travaux urgents

Ce couronnement républicain des mérites de notre équipe formatrice relança illico un bien émouvant rite séculaire, monopole exclusif de la monarchie française. De nombreuses cohortes scrofuleuses se mirent en chemin vers la Cour, afin de s'y faire toucher les écrouelles de leur qualification, et d'en obtenir guérison totale et définitive. D'aucuns de nos patients s'irritaient fort impatiemment de la complexité tatillonne et inquisitrice de cette formalité administrative supplémentaire. En fait, il est difficile de se représenter le climat émotionnel de cette opération, compte tenu de l'éventail des anciennetés, des compétences, des services rendus, des situations familiales..., devant la menace de non contractualisation et de toutes ses conséquences. Ecartelés entre une réponse loyale et crédible à la confiance étatique, et certains drames humains que nous ne connaissions que trop bien, est-il nécessaire de souligner le grand inconfort affectif des liquidateurs désignés, au cours de cette transition normalisatrice.

La casse aurait été vraisemblablement plus meurtrière sans la crédibilité de la caution morale incarnée en la personne de Pierre HUET, aux yeux des pouvoirs publics. Ancien élève puis professeur de l'ILEPS,

passé dans la fonction publique sans jamais renier ses origines ni ses amitiés, Pierre nous était providentiellement revenu, au moment le plus crucial, comme fonctionnaire détaché du Ministère auprès des services nationaux de l'UGSEL. On ne pouvait rêver meilleur partenaire, conseiller, coordinateur et porte parole. Présentement, la chaleur de nos retrouvailles occasionnelles se trouve tempérée d'on ne sait quelle gêne, au souvenir des remerciements plus que désinvoltés dont ses bons offices devaient être gratifiés. Ce n'est hélas pas le seul exemple d'un certain style "kleenex" de fonctionnement...

Il nous reste à découvrir, en suivant les méandres de son histoire, le visage de cette Commission Pédagogique Nationale UGSEL, ici chargée d'une grande responsabilité officielle. Sevrée sans tendresse des cajoleries vichystes par le zèle épurateur de la république renaissante, l'Ecole Libre n'accordait aux Instructions Officielles de ces gens là qu'une attention distante et boudeuse d'injustement mal aimée. Dans notre domaine particulier, en toute invulnérabilité, cela pouvait aller de l'indifférence à l'ignorance la plus crasse. Mais comme la Méthode Française en vigueur accueillait maternellement en son vaste giron les courants de pensée et d'action les plus divers, laissant à chaque praticien le soin d'en concocter son miel personnel à sa discrétion, personne n'aurait pu en prendre ombrage. Dire que notre méthodologie formatrice avait, en quelque sorte, une guerre de retard, n'est que l'évocation d'un repérage chronologique, et non la mise en cause son efficience.

Initialement, l'encadrement de nos stages estivaux de moniteurs se targuait d'un style de fonctionnement bien original, plus apparenté à l'improvisation concertée d'un jazz-band qu'au récital sage et classique d'un orchestre de chambre. Chaque soliste y allant tour à tour de son morceau de bravoure, et de tout son tempérament, la musique était franchement bonne. Mais le besoin se faisait sentir d'en rassembler le meilleur pour le consigner sur une partition un peu plus formelle. Un groupe de travail, rassemblé à cet effet autour de l'amicale complémentarité unissant Pierre HUET et Michel GREGOIRE, devait constituer le noyau pensant normalisateur originel.

Avec la contractualisation, la carotte rémunératrice s'accompagnait du bâton inspectoral, ou du moins de sa menace, non sans incertitude quant à la sauce d'accommodement qui garnirait notre mise en casserole. Etait venu le temps de gloire de la leçon "multiforme", préparation culinaire se réclamant d'un haut souci diététique, que traduisait le savant dosage entre ses parties construite et fonctionnelle ou récréative, mais qui témoignait aussi d'une certaine imperméabilité à l'appétit de vivre enfantin. Sous cet indigeste et insipide assemblage méthodologique triomphait sournoisement l'attachement mordicus à la "bonne" réalisation d'un "bel" exercice, comme condition nécessaire et tout à fait suffisante, pour démontrer l'excellence pédagogique du maître ordonnateur.

Vers la "matière à part entière"

Fort heureusement, et avant même que le planning des inspections pédagogiques n'ait eu la possibilité d'intégrer administrativement notre existence, et d'aller vérifier de visu la bonne orthodoxie de notre multiformité, survint le grand chambardement des Instructions de 1967, obligeant désormais à ne cogiter d'action didactique qu'en termes d'intentions éducatives. Promus du jour au lendemain machinistes de conduites motrices, intérieures et extérieures, il nous fallut quelques laborieuses explications de textes pour nous imprégner de la pensée profonde du législateur, et rentrer par la même occasion dans la démarche psycho-motricienne de LE BOULCH, le plus grand d'entre tous les prophètes de ces temps inspirés.

Déchiffrage et décryptage des livres sacrés furent les deux mamelles du grand oeuvre vulgarisateur de Jacques DECOCK et Yves THEBAUT, auxquels nul de leurs contemporains ne peut effectivement contester la dette d'une fière chandelle éclairante. Ces deux savants exégètes convertirent Gabriel BOSCHER, avec mission de les seconder dans l'évangélisation du primaire, et toute la fine équipe habituelle d'encadrement des stages diplômants, autour de ses deux chefs charismatiques précités, pour la remise à flot du second degré. L'obscurantisme pédagogique de l'époque restait encore fortement empreint d'une cruelle barbarie ancestrale. On se louait toutefois de l'excellence des résultats ainsi obtenus. En est-il plus bel exemple que le rituel natatoire, encore en vigueur il y a tout juste un demi-siècle : 1 étude à sec du geste réglementaire (à plat ventre sur tabouret), 2 application aquatique (au bout d'une corde progressivement détendue), 3 noyade en eau profonde (promise du moins en juste châtiment des mauvais élèves n'ayant pas bien exécuté les exercices précédents).

Découvrant la complexité anatomo-physiologique de la coordination motrice, jointe aux interactions de l'affectif et du rationnel dans les processus d'apprentissage, notre suffisance magistrale encaissait de plein fouet la déstabilisante remise en question : "Apprendre... grâce à..., ou malgré... ?" N'en déplaise aux

zélateurs inconditionnels des sciences inexactes de l'éducation, le doute interrogatif pourrait bien subsister encore quelque temps à l'ordre du jour... Ce fût, en toute convivialité, l'âge d'or de nos "recyclages", retraites studieuses mais des plus récréatives, dont s'amputaient nos grandes vacances, où l'on venait de tous horizons, tous niveaux confondus, d'enseignement ou de formation, plus ou moins à ses frais, avec en prime la merveilleuse découverte du travail en mixité, du moins entre adultes consentants. On s'en retournait faire sa rentrée, pleins de savoirs et savoirs faire tout neufs, ou redorés de frais, tout ragaillardis de s'être découverts, en définitive, beaucoup moins stupides qu'une première estimation superficielle n'aurait pu le laisser craindre.

Le grand processus intégrateur, évoqué plus haut, bénéficia beaucoup de cette chaude ambiance de franche camaraderie, retrouvée comme une seconde nature à l'occasion des sessions plus spécifiquement préparatoires à l'examen de la dernière chance. Passer ensuite à la relation plus distante d'examineur à examiné n'était pas chose aisée. Cette obligation de réserve s'imposait pourtant vis à vis des candidats ayant fait choix d'un autre mode de préparation personnelle. Plus facile à revendiquer qu'à mettre en pratique, la stricte équité...

b) La découverte de la laïcité

Un Concile, ça va ; deux Conciles, bonjour les dégâts...

Un malheur ne survenant jamais seul, "on" nous changea et malmena aussi beaucoup, par ces temps, la religion de notre enfance. Jusqu'alors, l'objet de notre passage par cette vallée de larmes se limitait exclusivement à l'ensilage d'actes méritoires, d'une vertu rédemptrice proportionnelle à l'intensité d'emm... éprouvé. Dûment chapitrés depuis le plus jeune âge sur cette finalité, nous nous étions plus ou moins résignés à nous en accommoder. D'autant qu'il se découvrait, à l'usage, bon nombre d'opportunités de tempérer l'austérité du principe premier, par diverses adaptations individualisées ou circonstancielles.

Et voilà qu'on nous prêchait la grande liberté des enfants de Dieu, de penser, de parler, de croire, d'aimer..., soit autant de démarches requérant tout de même discernement et circonspection. L'Esprit créateur recevait désormais toute latitude de se manifester selon les directions et avec l'intensité qui lui sembleraient opportunes. Ses anémomètres officiels et attitrés modéraient en conséquence leur précédent zèle à n'homologuer de performances humaines qu'avec appoint d'un vent soufflant dans le "bon" sens. Que la Maison du Père puisse receler de multiples et diverses demeures, notre éducation de base ne jugeait guère opportun d'en alourdir la citation par quelque commentaire particulier. Les bienheureux locataires du pavillon témoin étaient donc requis d'apprécier leur inestimable privilège à sa juste valeur, sans atermoiement interrogatif quant aux autres formes d'habitat. Or, certaines de ces dernières se révélaient comme effrontément squattées par des sans-gêne, fort indifférents ou ignorants quant à la véritable identité du propriétaire. Et que l'on puisse, dans ces conditions, se voir encourager à les fréquenter, voire s'y trouver à l'aise et comme chez soi, voilà qui était quand même assez nouveau dans le discours officiel.

Naturellement, un tel remue-ménages générait le grand inconfort moral d'un désordre sans précédent, en lieu et place du bel ordonnancement des certitudes catéchétiques acquises. Des murs de lamentations s'élevaient çà et là, en protection sommaire contre les vivacités dérangeantes des courants de l'air contemporain. Ces mausolées de la nostalgie recueillaient l'inventaire larmoyant et détaillé de "ce qu'il n'y avait plus". Le temps d'une telle déploration, c'était toujours ça de gagné sur l'échéance d'une réflexion plus astreignante et compromettante, relative à "ce qu'il pourrait y avoir".

La quête de Vérité aux risques de l'altérité

Regroupements d'établissements, mixité, ouverture de nouvelles sections, accueil d'élèves et de collègues "autres" en regard de nos typologies traditionnelles, changements de programmes, inspections, participation aux jurys d'examen... (parmi bien d'autres cataclysmes majeurs), soit autant de situations imprévues et pas des plus sécurisantes, obligent désormais à vivre "différemment" la relation à un "autre", toujours de plus en plus différent lui-même de notre attente.

Dans le droit fil de sensibilités style 19e siècle, nous étions au départ quelque peu conditionnés à rentrer dans un modèle de microcosme autosuffisant et autoprotégé, fonctionnant pour l'essentiel en marge très distante et défiante d'un environnement social si mal pensant et malveillant. Or les nécessités du temps et la remise à jour doctrinale concouraient à recentrer notre action sur la convergence des trois axes exprimés en termes de "contribution au service public d'éducation, dans un cadre privé, dans un

esprit d'Évangile". A la relecture de cette dernière référence, on ne peut effectivement occulter un appel explicite à l'intime immersion "dans le Monde", sans pour autant être "du Monde", soit dit encore et en d'autres termes : "servir, sans se servir".

Mais bien au delà d'une diversification nos bénéficiaires en matière de "donner", la grande originalité de la démarche conciliaire portait sans doute sur l'apprentissage du "recevoir", sans fausse honte ni pudeur déplacée, de tout individu de bonne volonté. A l'opposé d'une condescendance de nanti, elle invitait à savoir reconnaître, en toute humilité, une part du meilleur de soi chez un "autre soi-même", si déconcertant puisse-t-il être par ailleurs, pour accepter d'en recevoir l'enrichissement par cette médiation. De fait, l'ouverture obligée de notre éventail de relations et fréquentations, toutes opinions confondues, tant dans les sphères administratives que pédagogiques, ne manque pas de nous faire rencontrer et découvrir un quota rassurant d'interlocuteurs ayant manifestement, dans toute la densité humaniste de ce bel et vigoureux euphémisme, "oublié d'être cons"..louable distraction, hélas encore insuffisamment généralisée...

En Mémoire et pour Mémoire

De tous nos précurseurs et fondateurs, sans lesquels il n'y aurait ici rien à raconter, Yves BOUVYER représente sans doute le personnage le plus atypique, en regard notamment de son irrépensible propension à mener son projet, sur l'échiquier des réalités temporelles, à grand déploiement de stratégies souvent déroutantes, d'aucuns diront même franchement téméraires. L'élection et la promotion à l'insigne honneur de tenir un rôle de pion dans son jeu, fût-ce parfois à l'insu de notre plein gré, n'était pas spécialement de tout repos.

Homme de foi entière, c'était aussi, et peut être surtout, un mystique d'une profonde originalité. L'acte corporel, particulièrement l'acte sportif, et plus encore sa pratique en situation extrême de compétition "pointue", recelait à ses yeux une occasion unique de relation privilégiée à Dieu, silencieuse, forte, directe, et immédiate. Prétendre généraliser cette expérience à toute une population scolaire, en particulier dans le contexte actuel, et en faire de surcroît un objectif primordial, serait sans doute irréaliste. Faut-il en conclure qu'avec son départ s'est définitivement achevée une partie obsolète, faute d'enjeu et de joueurs ? Pas nécessairement. Laissons à son idéal, comme à une plante rare, tout le délai et toute la protection que réclament sa germination lente ; ça pourrait bien ressortir de terre et reflourir, en lieux et temps les plus imprévisibles. Une réflexion sur l'avenir et l'évolution de notre Association Sportive échapperait difficilement aux tiraillements du grand écart entre cette austère finalité ascétique de "haut niveau" et le zapping hédoniste de nos chères petites têtes blondes, aux exigences plus capricieusement terrestres.

c) Le passage au "tout-universitaire", ses conséquences écologiques sur l'environnement éducatif

Les aléas du service après vente

Par les soins de sa Commission Pédagogique Nationale, l'UGSEL avait retiré une fameuse épine du pied de l'Enseignement Catholique. Sa caution lui sauvait la mise d'un nombre significatif d'embauches EPS, pratiquement vouées au rejet pour incompatibilité avec les normes officielles requises. Elle ne devait toutefois pas avoir exactement le même bonheur avec le suivi de carrière de certaines promotions issues de ses écoles de cadres. L'appellation de nos formations se calquait sur la référence officielle, passant du "moniteur" au "maître", puis au "professeur-adjoint"... , mais en présentant un constant décalage d'exigence en matière de bagage initial, par rapport aux normes étatiques. Cela devait amener quelques sérieuses difficultés de prise en compte de nos diplômés, pour leur assimilation aux grilles de rémunération en vigueur dans la fonction publique.

Que nos titres d'enseignement aient été "reconnus" par l'Etat, dès l'origine, ne leur conférait aucune équivalence automatique dans ce nouveau cadre contractuel ; un certain nombre d'entre nous devaient plus particulièrement l'apprendre à leurs dépens et s'en mordre les doigts. L'histoire de la FNEPSEC se confond avec le rude combat mené pour faire reconnaître la qualité opérationnelle du produit fini, sans se polariser sur l'état initial du matériau utilisé. Plus exactement elle exprime les impatiences, lassitudes et craintes, devant les attermoissements de nos défenseurs attirés, la lenteur des négociations, la perspective de pérennisation d'un statu quo passablement inéquitable.

Pour le moins qu'on puisse en conclure, son zèle à l'égard des personnes en plus grande difficulté aura été très diversement apprécié. Mais aussi, pourquoi faut-il toujours que des gens pressés se mêlent de ce

qui ne les regardent pas, au point de bousculer les rythmes de circulation des dossiers, au mépris de règles d'hygiène les plus élémentaires, concernant la paisible redéposition de l'inévitable poussière ambiante ?

Querelles de succession autour d'un héritage bien encombrant

Permettez-moi de rejoindre ici l'opinion de tous ceux qui n'ont jamais considéré notre cursus comme une formation au rabais, même si l'accès s'en trouvait nettement plus aisé que dans le public. Le suivi individuel, la variété des mises en situation pré professionnelles, parmi bien d'autres avantages, gommèrent progressivement le handicap initial d'une sélection moins rigoureuse. A la sortie, ceux qui persistaient dans l'orientation tenaient la route, et ne manquaient pas d'en donner des preuves concluantes.

Malheureusement un tel langage reste difficilement compatible avec la logique de la fonction publique, laquelle ne connaît que des concours d'entrée ou de sortie, dans le strict respect des droits de l'individu par rapport au grand nombre, mais sans grande latitude de prise en compte des originalités ou potentialités de cet individu, ni du profil de son évolution. Ajoutons à cela le choc culturel d'une réforme des études, désormais calquées sur le modèle universitaire, sans qu'il soit bien aisé de discriminer les arrières pensées lucratives et carriéristes d'un authentique perfectionnisme scientifique et désintéressé.

Cette double antithèse nous replonge dans le climat de fortes tensions qui suivit le départ d'Yves BOUVYER, quittant la direction de l'ILEPS sans avoir véritablement clarifié sa succession. Le bref et tumultueux intérim MAUCORPS fit craindre les dérives d'une privatisation à tout crin, vers un ciblage de débouchés élargi bien au delà du simple domaine scolaire. L'entêtement du sujet à faire cavalier seul, notamment en matière de négociation d'une convention universitaire, s'ajoutant à son peu de souplesse en fait de style directorial, entraînaient simultanément son désaveu en Conseil d'Administration, et son fracassant claquement de porte.

Tout cela n'arrangeait pas précisément l'ambiance de l'Institut, le moral des étudiants, le climat de travail, les relations entre enseignants, les perspectives d'avenir. Il fallut toute la fine diplomatie et l'autorité morale de Monseigneur Michel DESCAMPS, son affable et irénique Président de C.A., pour éviter l'implosion, calmer les esprits, assainir le chantier. Indéniablement, certains contentieux interpersonnels, parfois de longue date, trouvaient là un champ clos particulièrement propice à leur résurgence, parfois spectaculaire. L'importance de ces phénomènes, avec le recul du temps, semble toutefois plutôt marginale.

L'aspect le plus douloureux de la polémique entre défenseurs de la "tradition ILEPS" et partisans de l'évolution était assurément un commun souci de fidélité à l'esprit du fondateur, en toute sincérité d'interprétation de part et d'autre, mais les thèses et sensibilités antagonistes s'avéraient par trop inconciliables. Des ruptures étaient inévitables. Gérer la "mort du père", surtout de son vivant physique, n'est pas un genre d'exercice à vous laisser indemne de quelques cicatrices internes, et pour un certain temps.

En souvenir de Maître François Rabelais

Les péripéties des deux directions de transition qui suivirent confirmèrent clairement l'urgente nécessité de réformer radicalement l'organisation des centres formateurs. Avec la fusion ENEPF-ILEPS, l'implantation à Cergy-Pontoise, et la prise en mains de ce nouvel ensemble par Daniel JOVIS, pendant qu'une structure analogue se mettait en place sur Angers, une autre page se tournait, non moins irréversiblement. Le recrutement s'effectuant davantage par bassin géographique, nous avons assurément perdu une dimension de brassage national autour d'une référence méthodologique commune. Faut-il même parler à ce sujet d'une modeste forme d'humanisme, tacite et non codifiée, mais bien réelle parce que vécue comme telle, à partir d'usages et de réflexes communs ?

La diversité peut être source de richesse, encore faut-il trouver des lieux pour son partage. En particulier, ne serait-il pas opportun de nous créer quelque sorte de contre-université, à l'exemple du père spirituel de notre maître à tous, l'escolier Gargantua ? Le grand pourfendeur des sorbonnicards et sorbonnagres de la Renaissance nous serait bien utile devant la recrudescence de galimatias et terminologies absconses dont se délectent nos nouveaux maîtres à penser. De notre temps (incontournable introduction à tout radotage passéiste) un ballon (quand on en avait un !) était essentiellement un bon outil, qui ne pouvait que donner de la belle ouvrage entre les mains (ou les pieds) d'un bon ouvrier. A ce titre, et vu son prix et sa rareté, il méritait les soins respectueux propres à lui assurer toute la longévité fonctionnelle souhaitable. Cela aussi faisait partie de notre formation. Mais pousser la flagornerie

didactique jusqu'à l'affubler de vocables dithyrambiques, du style "référentiel bondissant", c'est tout de même un peu gonflé, non ?

Bienheureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes, ils n'ont pas fini de rigoler...Le grand homme ne manquerait pas de nous remettre en mémoire son précepte premier, à savoir boire frais et convivialement, message d'une brûlante actualité devant toutes ces menaces de réchauffement de la planète. Et sans doute jugerait-il aussi de circonstance une réaffirmation que "sciences et techniques, sans projet d'homme et de société (quel type d'homme pour quel vivre ensemble ?), ne sont que ruine de l'âme".

"Et maintenant, que vais-je faire, de tout ce temps que sera ma vie ?"

Gilbert BÉCAUD

Passer brusquement du statut de vieux prof amorti à celui de jeune retraité fringant est un traumatisme néonatal majeur, tant corporel que mental, qui justifierait une prophylaxie eutocique un peu moins bâclée que la pratique actuelle. N'avoir plus désormais que des anciens collègues, vous révèle pour quelle part de votre identité vous existiez jusqu'alors par ces collègues. Un pan de vie s'efface, qu'il faut reconstruire, ailleurs et autrement.

Faut-il se contenter du lâche soulagement d'avoir pu quitter en temps opportun un navire en mal d'étanchéité, au moment où les conditions de navigation ne s'arrangent pas vraiment ? Violence, illettrisme, démotivation, échec solaire, éclatement de la famille, crise de l'emploi..., toute une coalition menace la sérénité du vivre ensemble dans l'institution. Serait-ce une illustration de ce que prédisait un texte bien connu, relativement à la conservation du vin nouveau dans de vieilles outres ?

En des circonstances également préoccupantes, la Convention répondait en décrétant la levée en masse des Volontaires (désignés d'office), cette pugnace injonction à l'appui : "*...les vieillards se feront porter sur les places afin de soutenir l'ardeur des jeunes gens, prêcher l'amour de la patrie et la haine des rois...*" La solution de la carte vermeil réglant désormais ces problèmes de transport, resterait ouverte la question d'une éventuelle réactualisation du discours.

A toutes fins utiles, préservons de l'oubli l'exemple de certains parmi nos obscurs devanciers, formés sur le tas aux universités de plein vent d'une pratique sportive saine. Avec autant d'humilité que de dignité, ils ont accepté de venir chercher, parfois auprès de galopins passablement immatures (professionnellement parlant, du moins), un complément plus rationnel à l'empirisme de leurs connaissances. Les intuitions de leur solide bon sens y retrouvaient le plus souvent leur justification. Le surcroît de compétences obtenu renforçait d'autant une crédibilité déjà bien assise auprès de leurs élèves.

Malgré les modestes attentes généralement dévolues à leur "matière", et sans même oser du reste prétendre à tant d'honneur, ils savaient assurer une qualité de présence éducative, à la mesure de leur savoir-être, et inspirer partant l'estime, la gratitude et le respect, ce qui n'est déjà pas si mal. Là sont aussi une partie de nos racines ; faut-il les tenir désormais pour bois mort ?

Mais, comme s'en excusait benoîtement l'Oncle Georges (BRASSENS) :

"...pardonnez moi, princes, si je suis foutrement moyenâgeux !"

Paul GÉNEAU